



PORTAIT JEAN-PIERRE MAROIS



Fils du propriétaire de l'immeuble des Bains-Douches, ce producteur de ciné fait de la boîte de nuit culte un hôtel arty.

Dans le(s) Bains



Par **LUC LE VAILLANT**
Photo **FRED KIHN**

L'hôte est grand et élancé. Il a les cheveux grisés, bouclés et cascadants des architectes et des intellos, des curateurs et des organisateurs de festivals. Il porte beau une veste bleue sur chemise blanche à initiales JPM. Et il a roulé ses bas de jean à la façon maman-les-petits-bateaux qu'affichent ceux qui connaissent les us et coutumes modeuses mais n'en font pas un monde.

Jean-Pierre Marois fait les honneurs d'une maison millésimée, ouverte nuit et jour depuis 1885. Ce fut longtemps un établissement thermal où se douchaient les forts des Halles, et où venaient se perdre des asthmatiques souffreteux à la recherche de vapeurs sulfureuses. Ce fut ensuite une boîte de nuit pour la canaille peuplée que menaient à grandes guides Hubert Boukobza et les Guetta. Demain, cela deviendra un hôtel pour la gentry arty, qui voudrait en remonter au Chateau Marmont de Los Angeles ou au Blakes de Londres. Jean-Pierre Marois, qui a des lettres rock, préfère l'imaginer en un Chelsea Hotel remis aux normes de sécurité. Ce qui devrait réduire la bohème new-yorkaise et son crapoteux d'origine à une simple émulsion pasteurisée.

Les cariatides de l'entrée sont emballées dans du bleu plastifié. Le Bacchus du frontispice tient plutôt de Neptune pas vraiment sauvé des eaux. Au sol, le dégradé de carreaux noirs et blancs, emblème remixé, sent le ciment frais. Laqué de rouge, le plafond du restaurant semble prêt à exploser telle une grosse bulle de lave écarlate. Au sous-sol, la sono fait des essais en espérant la venue «live» des petits frères de Joy Division, Depeche Mode ou Prince qui ont triomphé ici. Toujours carrelée, la fameuse piscine fera spa pour les belles personnes du jour et sera ceinturée de nuit, pour éviter les splashes d'ébriété.

Jean-Pierre Marois sort de quatre ans de travaux. Ce producteur de cinéma a convaincu les banques d'investir 12 millions d'euros. Les chambres sont au nombre de 39, quand l'hôtel Costes, grand frère en positionnement, en compte 80. Les tarifs vont de 490 à 2900 euros la nuit. Ce qui donne une idée du niveau de revenus de la clientèle espérée. Une centaine de salariés vont faire vivre ce petit paquebot de 3000 mètres carrés, sous le commandement très softpower d'un capitaine

depuis toujours dans le bain.

15 ans, rue du Bourg-l'Abbé. Il grandit rive gauche, héritier dévoyé d'une dynastie de médecins, littéraire là où l'on préfère les scientifiques. Il passe de l'École alsacienne au Collège Stanislas. Il s'ennuie dans les rallyes mondains malgré les émoustillantes jupes plissées qui lui font queue-de-cheval. Il dit : «*C'était pesant, codé.*» Il a 15 ans, et il écoute les Sex Pistols. Le père est un professeur de médecine de renom, premier prix de latin au concours général. Souvenirs : «*Il était intimidant et passionnant. Il avait un esprit de finesse très français.*» La mère est biologiste et versaillaise. A la maison défilent des prix Nobel.

L'argent n'est pas un sujet. Mais, le petit dernier entend parfois parler du 7, rue du Bourg-l'Abbé. Il dit : «*C'était un peu comme un de ces pays mystérieux et lointains qu'évoque Gracq dans le Rivage des Syrtes.*» Matois, le patriarche, haut fonctionnaire, ne vit pas que de belles causes, et sait aussi placer ses deniers dans l'immobilier de rapport.

Jean-Pierre, 15 ans, tombe sur un carton d'invitation pour l'inauguration des Bains-Douches. Il le détourne à son avantage et devient bientôt l'un des piliers du night-club, ouvert dans l'immeuble familial. Il apprécie le côté inabouti des lieux et la faïence amochée qui fait très clinique désaffectée. Il n'en est pas encore à y voir un clin d'œil à l'arte povera mais il n'est pas de ces lourdauds pestant contre «*ces cons qui ont pas fini la déco*». Ses copains, plus âgés, font les glands à moccasins chez Castel ou chez Régine. Lui se taille une coupe hirsute. Son père, fatigué de le voir désertier les bancs du lycée, l'expédie en Suisse, dans un cours privé.

22 ans, New York. A New York, le Studio 54 a fermé, mais il est tout à fait aisé de se coucher, ébloui, à 6 heures du matin. A 22 ans, Marois étudie le cinéma, puis, bifurque vers la photo de mode. Les mannequins croisées sur la piste de danse deviennent des petites amies quand l'aube pointe, et

EN 6 DATES

2 juillet 1963 Naissance à Neuilly-sur-Seine.

Décembre 1978 Assiste à l'inauguration des Bains.

2000 Sortie de son film *Live Virgin* aux Etats-Unis.

2007 Producteur de *Babel d'Iñárritu*. **2011** Reprise des Bains et début des travaux. **23 mars 2015** Réouverture des Bains.



des modèles quand le jour se lève. Il aime Avedon, Newton, Lindbergh. Et surtout, le surréalisme marchand de Guy Bourdin. A l'époque, Marois voit le night clubbing comme le deuil du militantisme. Il ne lève jamais le poing sauf après la mort de Malik Oussekin. Aux Etats-Unis, il voterait démocrate. Dans la France de 2015, il se présente en «UMPS» de raison et de prudence. Il est pour l'Europe, le mariage gay et défend Polanski.

37 ans, Los Angeles. Il a déjà fait assistant, réalisé des courts-métrages et sait taper l'incrustedans le joli monde de Hollywood. A 37 ans, il réalise enfin son premier long-métrage. C'est une satire sociale de l'Amérique du porno et de la télé-réalité, un film choral façon Robert Altman. Critiques excellentes, diffusion désastreuse. Il va passer dix ans à essayer de s'offrir une seconde chance. Sans succès. Pour patienter, il produit Ferrara, Iñárritu ou Jarmusch. Quand il passe par Paris, il convie Spike Lee ou traite des relations d'affaires au restaurant des Bains.

48 ans, Paris. Il se retrouve avec sur les bras l'immeuble de la rue du Bourg-l'Abbé qui menace ruine. Fatigué du celluloïd, ce père de deux enfants qui vit avec une spécialiste de la mode, a envie de bâtir en dur, d'inverser la maxime de Fassbinder qui disait : «*On fait un film comme on fait une maison.*» Il consolide les fondations abîmées, rachète les parts familiales, conçoit un business plan, prend son risque et devient le producteur exécutif d'un lieu art et essai. Rodé à la fabrication d'images, il fait de la carcasse en travaux un squat d'artistes urbains. Ou organise une «soirée d'embellissement», versant positif de la «destruction party» du palace Royal Monceau, où, entre deux coupettes, le people massacre le moellon à coups de masse.

51 ans, chambre de l'hôtel. Le premier client emménage sans tarder. L'endroit est duveteux et chargé, sombre et enveloppant. Les styles se mélangent, s'imbriquent, se chevauchent. Les citations se juxtaposent. Haussmann, Arts-Déco, téléphone des années 70, vasque des frères Bouroullec, poignées Tom Dickson, moquette de chez Gainsbourg remixée. On y lit une envie de synthèse, d'union des contraires, d'apaisement des oppositions. Au risque du consensuel. Jean-Pierre Marois revendique le côté compilation et détaille la philosophie des lieux : «*Retrouver la mixité, sortir des tribus.*» Côté douches, en chambre, c'est façon hammam. Sur les terrasses, c'est à la balinaise. ◆